

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Leïla BLILI TEMIME

Leïla Temime Blili est professeure émérite d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres, Arts et Humanités de l'Université de Manouba, en Tunisie. Elle est spécialiste d'histoire sociale, d'histoire de la famille et d'anthropologie historique. Militante féministe et active dans la société civile, elle est présidente d'une association culturelle, Marsa-culture

Habib

Le 2 décembre 2025, on est en Tunisie, à la Marsa précisément, pour le programme “Histoire orale de la production des connaissances”. Aujourd'hui, j'ai le plaisir et l'honneur de rencontrer Madame Leïla Blili, professeure d'histoire contemporaine et moderne à l'Université de Manouba et connue pour avoir beaucoup, beaucoup travaillé sur les questions de la famille, de l'esclavage, des sujets divers, mais qui se retrouvent, convergent, et Mme Blili est aussi connue comme militante politique. Je préfère utiliser le mot activiste et pour moi, il y a une nuance, mais on en parlera. Mais je vais commencer, madame Blili, si vous le voulez, par une question toute simple et directe. Vous êtes qui ?

Leïla

Merci, si Habib. Je suis qui ? C'est une question un peu complexe. Alors, je dirais que je suis une citoyenne tunisienne. Je suis née il y a bien longtemps, je ne donnerai pas ma date de naissance, par coquetterie. Je suis née en 1952 au Bardo, c'est la banlieue de Tunis, dans une famille aisée. Mon père vient du sud, il est originaire d'un petit village, Oudhref, qui est connu pour donner justement des fondateurs dans le domaine du bâtiment. Mon père était entrepreneur de travaux publics et il a épousé à Tunis une fille de la petite bourgeoisie tunisoise.

Donc je suis un peu un mélange des deux. Et je dois dire que j'ai été élevée plutôt à la mode tunisoise qu'à la mode gabésienne. Voilà un petit peu. Donc j'ai habité au Bardo pendant ma petite enfance, à quelques encablures du musée du Bardo. Alors, est-ce que ça a créé en moi une vocation ? Je ne saurais pas le dire pour faire de l'histoire, mais je sais que la petite enfance, nous, on la passait au musée du Bardo. Quand on faisait trop de bruit, on nous envoyait dans le musée. Donc, il y a quand même un lien avec cet amour. Et puis, il y a autre chose aussi pour ce qui est ancien. J'étais très à l'écoute de ma grand-

mère maternelle qui racontait des choses. Je pense que ça aussi, ça m'a donné une envie de faire des choses autour du patrimoine, autour du passé, autour des familles.

Voilà, un petit peu. Alors, je suis, on peut dire, un pur produit de l'université et de l'école tunisienne. J'ai poursuivi toutes mes études et ensuite j'ai travaillé. J'étais une élève très moyenne au lycée et j'intriguais un peu les professeurs parce que j'avais un côté un peu brillant de temps à autre. Mais les résultats, en définitive, étaient plus que moyens donc ça énervait un petit peu les profs. Alors, la remarque, c'est "trop agitée en classe". Je tenais pas en place, en fait. Voilà un petit peu toute ma scolarité primaire et secondaire, j'étais en train de bouger. J'avais toujours la tête ailleurs. Alors ça me rendait un peu sympathique auprès des profs, mais en même temps je les agaçais parce que la remarque c'était "peut mieux faire". Donc j'ai passé ma vie à avoir ce "peut mieux faire".

Habib

Mais en même temps c'est un peu valorisant parce qu'on peut toujours un peu mieux faire.

Leïla

Et puis je détestais être dans le moule en fait. Je crois que c'est ça, être la petite élève, sage, etc., ce n'était pas pour moi. Alors une fois le bac en poche en 69, avec mention juste moyen, donc sans mention, je me suis mis en tête de faire des études de médecine. Alors pourquoi médecine ? Je pense que c'était le côté social. Faire du social à travers la médecine, bien sûr que je n'ai pas été acceptée en médecine, je n'avais pas les notes requises. Je me suis dit, bon, alors je vais faire de l'histoire. Vous voyez, vraiment, ce n'était pas une vocation mais c'était aussi un amour. Je savais déjà que soit je ferais une carrière en médecine, pour faire du social, soit je ferais de l'histoire. Justement, ça m'a un petit peu réconciliée avec mon enfance et mes jeux dans le musée du Bardo. Et me voilà avec une maîtrise d'histoire, avec une préparation de maîtrise d'histoire. Alors, l'université 69-74, c'est quand même une grande période de bouillonnement culturel, de militantisme politique, syndical, etc. Je me suis complètement intégrée là-dedans ce qui m'a valu quand même d'être arrêtée, d'être emprisonnée, etc. Alors on peut dire que c'est un côté militant, c'est vrai, mais moi non plus le mot militant ne me convient pas totalement. Parce que je n'étais pas cette femme ou cette jeune fille qui accepte les moules. Quand une de nos amies nous disait "quand on fera la révolution, on va tuer tous les bourgeois", je disais "non, non, pas mon père". Donc, je n'arrivais pas complètement à accepter cette violence. Si je devais me définir, je me définirais comme une révolutionnaire romantique.

Habib

C'est beau.

Leïla

Voilà. J'ai adoré une trilogie que j'ai lue quand j'étais jeune. C'est la trilogie de Jules Vallès. "L'enfant", "L'insurgé", le troisième titre, je l'ai oublié. J'ai adoré ces livres et je trouvais que ça me correspondait, c'est-à-dire à mon personnage, à ce besoin de révolte, mais sans rupture totale avec le milieu. Et comme m'appelait une de mes profs aussi, elle me comparait beaucoup avec un livre, le nom va me revenir, mais la jeune fille un peu

effrontée, tout en étant quand même ancrée. Je n'étais pas en rupture totale. Je n'ai jamais été en rupture totale avec mon milieu, que ce soit clair.

Habib

D'accord. C'était une chance, évidemment, d'être née à côté du musée, d'autant plus que vos parents vous expédiaient dans le musée. Tous les enfants pourraient rêver de ce genre de chance et de ce genre de parents aussi. Mais est-ce que vous êtes née aussi à côté ou dans une bibliothèque ?

Leïla

Oui, mais mes parents n'étaient pas intellectuels. Il y avait des livres, il y avait des journaux, il y avait beaucoup de débats politiques. Mon père n'était pas du tout un militant politique, mais dans ma prime enfance, j'ai des souvenirs de personnes cachées dans la maison. C'est-à-dire qu'il a eu des gens du bled, très impliqués dans le mouvement. C'était la petite enfance, j'avais 4-5 ans, mais j'ai des souvenirs d'une personne, par exemple, qui était condamnée à mort et qui a passé un an dans la maison, dans la clandestinité, chez nous, cachée avec tous les risques que mon père encourait. Alors lui-même n'était pas un militant, mais sa maison était ouverte justement pour toutes ces personnes qui ont participé à ce qu'on appelle la guerre de 54-56, le terrorisme, ce qu'on disait à l'époque déjà, le terrorisme. Si Mohamed Chérif était un personnage clé dans mon enfance. Et après l'indépendance de la Tunisie, d'ailleurs, il venait, il n'était plus clandestin, et on parlait justement de sa lutte, de la lutte armée.

Habib

Au moment où il était là, l'enfant que vous étiez, vous ne saviez pas qui il était ?

Leïla

Non, non, non, je ne savais pas du tout.

Habib

Est-ce que votre maman savait ?

Leïla

Ma mère savait, bien sûr, ma mère savait. Ma mère était complice. Parce qu'il ne fallait pas quand même pas que si un étranger passait à la maison, on le voie. Donc, moi, c'est des petits flashs. Mais une fois un peu plus âgée, quand la Tunisie était indépendante, etc., donc *Am Chérif* était une personnalité dans la maison.

Par contre, moi, j'ai dévoré les livres très jeune.

Habib

C'était quoi comme livres ?

Leïla

C'était des romans. Moi, j'adorais les romans. C'était le club des cinq, c'était la bibliothèque classique, très jeune.

Habib
Plutôt francophone ?

Leïla
Oui, francophone.

Habib
Ça, c'est la maman ?

Leïla
Même pas, même pas, mais c'est peut-être la période aussi. On est en 56, 57. Non, je lisais très peu en arabe, pour être honnête. Alors la bibliothèque du club des cinq, la bibliothèque rose, la bibliothèque verte. Par contre, mon père achetait des livres. Dans la bibliothèque pour enfants, on en avait plein. Mais chez mes parents, il y avait quelques Corans, il y avait quelques livres d'histoire, c'est sûr, mais sans plus, ce n'était pas une bibliothèque impressionnante. Mais moi, j'avais cette envie, ce plaisir. Et les moyens existaient. Donc, mon père nous achetait des livres. Après, quand j'étais à la faculté, je lui demandais des livres.

Je te raconte une anecdote sur un des livres avant que je ne l'oublie. Quand j'ai été arrêtée, la police, évidemment, a fouillé dans le bureau. Et j'avais un livre d'Albert Soboul qui s'appelle "Les sans-culottes", qui est une interprétation marxiste de la Révolution française. Mon père venait de rentrer de voyage, et c'est lui qui me l'avait ramené parce que le livre venait de sortir. Quand la police a pris le livre, et bien sûr, "Les sans-culottes", ils ne vont pas penser à l'histoire, inutile de dire que j'ai été très malmenée en me disant que voilà, on lisait des livres à la limite pornographiques. Et après deux ou trois gifles, ils m'ont demandé où je l'avais acheté. J'ai répondu que c'est mon père qui me l'avait acheté. Je ne te dis pas, c'était encore pire ! Ils l'ont gardé et ils me l'ont redonné au bout de 15 jours, ils ont bien vu que ce n'était pas du tout ce qu'ils pensaient. Donc voilà, les livres, personnellement, j'ai vécu avec les livres, mais les miens.

Habib
Est-ce que vous vous rappelez du premier livre qui vous a pris au ventre ?

Leïla
"Les Malheurs de Sophie", c'est toute cette série de ces filles modèles, de cette France du XVIIIe siècle, un peu bien rangée. J'ai beaucoup aimé. Par contre, il y a un livre que j'ai dû lire 15 fois, que je n'ai jamais pu finir, et je vais t'étonner, c'est Saint-Exupéry, "Le Petit Prince". Va savoir pourquoi. Aujourd'hui encore, j'ai au moins 3 ou 4 "Petit Prince" à la maison. Je n'ai jamais réussi à le finir. Saint-Exupéry n'est pas ma tasse de thé. Je ne sais pas pourquoi. Non.

Habib

Vous avez essayé d'autres livres ?

Leïla

Oui, Vol de nuit. On l'a étudié au lycée. Là non plus, je n'ai pas accroché. Par contre j'aime bien la littérature comme Jules Vallès par exemple, j'ai adoré ses livres. Et puis toute la littérature classique française, bien sûr, Molière, etc. Donc aussi bien la poésie que les pièces de théâtre, parce qu'on les a étudiées en classe, c'était notre programme à l'époque, tu le sais bien. Mais en même temps, moi j'avais un goût pour cette littérature française, et très peu pour la littérature arabe, et je le regrette. Bon, j'ai dû m'y mettre quand j'ai commencé à enseigner dans le secondaire et que dans les années 80-81, ils ont arabisé l'enseignement de l'histoire. Alors, il fallait choisir où continuer. Et donc là, je me suis quand même mise à la littérature arabe. Bon, j'ai fait mon lycée rue du Pacha, qui est quand même une école bilingue, etc. Je ne peux pas dire que je sois une parfaite arabophone, mais j'ai enseigné en arabe. J'ai dû m'y mettre. Et puis dans mes travaux de recherche, toutes mes sources sont en arabe. Je travaillais, on en parlera tout à l'heure, sur des registres de notaires et tout ça, je n'avais aucun problème. Mais c'est au niveau de la rédaction, au niveau de l'expression. À l'université, j'ai fait un effort quand même. J'ai fait un effort parce qu'à un moment l'enseignement en français ne passait plus. Dans les années 2000, quand on faisait un cours en français, vous êtes sûr qu'ils ne comprenaient pas 10%. Donc il a fallu m'adapter justement un peu en français, un peu en arabe.

Habib

Est-ce que le lycée était bilingue ?

Leïla

Oui.

Habib

Est-ce qu'il était mixte ?

Leïla

Non. Alors, la rue du Pacha, il faut le rappeler, c'est la première école de jeunes filles en Tunisie, qui a ouvert ses portes en 1902. C'est la plus vieille école, donc, pour jeunes filles, où on faisait un enseignement moderne, et puis plusieurs des générations des premières femmes modernes sont passées par ce lycée. Donc, le lycée était un lycée de jeunes filles jusqu'en 1967. 1967, à l'époque, le ministre était Ahmed Ben Salah. Il a décidé que toutes les écoles seraient mixtes. Et puis nous, on avait une directrice, une femme absolument forte, qui nous tenait vraiment. Elle n'a pas apprécié. Elle n'a pas du tout apprécié mais il fallait quand même. Alors, elle a fait un casting pour prendre les jeunes hommes les moins séduisants, on va dire, pour ne pas être méchante. Elle voulait absolument laisser ce lycée comme un lycée de jeunes filles. Et je me souviens qu'on a eu deux jeunes garçons, on était en première à l'époque, qu'on ne regardait pas trop, parce qu'ils n'étaient pas... Donc, maintenant, le lycée est mixte. Et moi-même, quand je passe devant la rue du Pacha, et quand je vois des garçons devant le lycée, je suis toujours un

peu bousculée, parce que c'est un lycée de jeunes filles. Mais bon, il a été mixte, donc, depuis.

Habib

Mais quel genre de, si c'est trop indiscret, vous n'êtes pas obligé de répondre à la question, quel genre de jeunes fille, jeune femme, vous étiez ? Dans la provocation dans la révolte ?

Leïla

Plutôt, ah oui, oui. J'ai toujours été hors des sentiers communs, toujours dans la révolte, toujours avec ce côté un peu espiègle. D'ailleurs, tant et si bien que quand il y avait une bêtise au lycée, elle m'était automatiquement imputée. Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là, mais ça a toujours été ça. Un jour, j'ai écrit que Saint-Exupéry ne m'intéressait pas sur le tableau, que Saint-Exupéry me faisait perdre mon temps. J'ai osé écrire ça, parce que justement "Vol de nuit" ne m'avait pas du tout intéressée. Ça a été quelque chose au lycée, conseil de discipline et tout. Qui êtes-vous pour que Saint-Exupéry vous fasse perdre votre temps ?

Habib

Et vous avez eu une sanction ?

Leïla

J'ai eu une sanction, oui. Je crois que j'ai été exclue trois jours. En fait, moi j'avais écrit cette phrase, Saint-Exupéry nous fait perdre notre temps, et le prof était mal luné ce jour-là. C'était un prof très sympathique par ailleurs. Il était mal luné, il n'a pas accepté la phrase. Il a demandé qu'on se dénonce. On était en quatrième année du lycée, donc en troisième à peu près. Une des amies avait effacé le mot, en me disant non, tu es folle, ça ne se fait pas, mais une autre a écrit pendant la récréation la même phrase. Donc, quand il est rentré, ce jour-là, ça aurait pu passer, parce qu'il était très sympathique, lui, très proche de nous, mais ce jour-là, ça n'a pas passé. Et il a demandé qui avait écrit ça. J'ai hésité un peu, après j'ai levé la main et il m'a dit, bon de vous, ça ne m'étonne pas. Mais alors, l'autre qui a effacé a dit monsieur, moi j'ai effacé la phrase. Et la personne qui a écrit ce qu'il a vu n'a jamais voulu se dénoncer. Et évidemment, ça m'est retombé sur la tête et j'ai eu, je crois, trois jours d'exclusion du lycée. Mais j'ai continué quand même à faire ce genre d'espiègeries.

Habib

Et maintenant, en tant qu'adulte, par rapport à Saint-Exupéry, comment vous voyez cette littérature-là ? Coloniale plutôt, comment vous l'analysez ?

Leïla

Non, ce n'était pas du tout le problème qui m'avait gênée à l'époque. C'est l'auteur, je n'aime pas cette littérature, tout simplement. Je l'ai acheté pour mes petits-enfants en leur disant lisez, c'est un beau livre, bien dessiné et tout. Je n'ai pas lu non plus. On a comme ça des petites choses. Donc j'ai lu beaucoup, beaucoup, beaucoup de romans dans ma jeunesse, ça c'est sûr.

Habib

Vous avez des frères et sœurs ?

Leïla

On est une famille nombreuse. On est huit filles et un garçon. Et je suis l'aînée.

Habib

D'accord. Et le garçon ?

Leïla

Le garçon, il est le sixième. Et mon père, bien que venant d'un milieu assez modeste et du sud du pays, aimait les filles. Et il disait que son rêve, c'est d'avoir sept filles. Et il en a eu huit. Absolument très, très ouvert. On a toutes fait des études, alors plus ou moins abouties. Et il nous disait, vous ne vous mariez pas avant d'avoir un diplôme. Je veux dire, il était très ouvert, il nous a fait voyager. Moi, c'est le premier, je dirais, féministe que j'ai rencontré dans ma vie. Bien sûr qu'il était un peu sévère par ailleurs, pour contrôler les sorties, c'était un peu l'art du temps. Mais je crois que le premier féministe, pour moi, c'est mon père.

Habib

Pas votre maman ?

Leïla

Non, ma mère, elle était plus coincée, je dirais. Elle était plus coincée, elle vient d'une famille petite bourgeoisie, tunisoise, avec des principes bien établis. Non, c'est mon père qui était plus ouvert que ma mère.

Habib

La cuisine et le ménage faisaient partie de votre éducation ?

Leïla

Tout à fait. Pas la cuisine, mais le ménage, obligatoire. Pourtant, on avait du personnel, mais je me souviens qu'en hiver, on ne faisait rien. En été, on avait un roulement. C'est-à-dire qu'essuyer la maison, vous le savez, c'est quotidien en été. Tous les jours, c'était une des filles qui le faisait. Enfin au moins les quatre grandes, et moi j'avais aussi la corvée du marché. Mon père faisait le grand marché du dimanche, mais dans la semaine, les petites courses, c'était moi. Donc pour moi, faire le ménage, ça fait partie de ma vie aujourd'hui encore. La cuisine, alors j'aimais bien la pâtisserie, déjà très jeune. Bon, on était une famille nombreuse, ma mère ne pouvait pas se permettre de nous confier ça, on n'a pas fait de cuisine. Moi, quand je me suis mariée, pour être honnête, je ne faisais pas grand-chose en salé. Je faisais de la pâtisserie, je faisais du pain. J'adore pétrir le pain. Et mon mari me disait ça, ce n'est pas un repas, tu me fais un pain et un gâteau, ce n'est pas assez. Mais aujourd'hui encore, le ménage pour moi n'est pas une tare. Je le fais. Faire la vaisselle, ça me permet de réfléchir. La thèse, quand je coinçais, je me levais pour faire

un peu de ménage, pour faire un gâteau, ou pétrir du pain, parce que ça me stimulait intellectuellement. Et mes filles sont un peu comme moi aussi.

Habib

Et la cuisine, ça reste un truc que vous faites ?

Leïla

Tous les jours, enfin, comme dans toute famille tunisienne, j'ai trois enfants donc il fallait les nourrir. Moi, tu sais, je me réveille à 5 heures du matin pour faire la popote. Ce matin, je me suis relevée très tôt pour faire un petit gâteau et pour faire le petit repas de ma petite-fille qui a 6 mois. C'est-à-dire que ma tête fonctionne avec deux registres. Aujourd'hui encore.

Habib

J'avais une question que je prévoyais pour plus tard. Mais comme vous venez de prononcer le mot clé, je la pose tout de suite. Qu'est-ce qu'une famille tunisienne ?

Leïla

Ah, oh là là ! Bon, j'ai fait ma thèse sur la famille, une des thèses sur la famille. Je ne peux pas te dire, il n'y a pas une définition, mais en tous les cas, ce n'est pas une famille polygame. Voilà, je vais déjà dire le plus important. On nous a toujours bombardés d'idées sur la famille polygame, la famille élargie, etc. De ma génération, on n'a pas connu la famille élargie, c'est-à-dire de vivre avec les grands-parents. Déjà, on était dans le modèle de famille nucléaire. Mais je pense qu'une génération avant nous, la famille élargie existait, c'est-à-dire que les gens habitaient avec les parents, surtout dans la Médina. Ce n'était pas une famille polygame. La polygamie est une chose, mais extrêmement rare, de pouvoir. C'est une pratique de pouvoir. Les harems beylicaux sont évidemment nécessairement polygames, et c'est une famille qui accorde beaucoup d'importance à l'enfance, à la petite enfance. J'ai été beaucoup inspirée par Philippe Ariès, j'ai beaucoup aimé ses livres, ou de Flandrin, sur la famille. Je dirais que même dans le cadre d'une famille élargie, il y a le noyau nucléaire qui est quand même important.

J'en profite pour dire deux mots sur un livre qui vient de sortir, que j'ai beaucoup aimé, mais en même temps que je vais critiquer. C'est un roman qui a été écrit en arabe par Amira Ghenim. Je ne sais pas si tu en as entendu parler, j'ai adoré le livre. Je l'ai lu dans sa langue, dans son jus, en arabe. Mais en même temps, c'est une fiction, mais j'ai trouvé qu'elle a été très, très, très sévère avec la famille tunisoise. Elle leur a collé tous les torts. C'est la critique que je lui fais. Bon, en tant qu'historienne, est-ce que son roman est une fiction ou est-ce qu'elle s'est inspirée de... probablement, il y a de la fiction. Mais je crois qu'elle a été extrêmement sévère et elle a donné une image que je n'ai pas appréciée parce qu'elle ne correspond pas toujours à la vérité parce qu'elle va dans le sens un peu de l'ethnologie coloniale. C'est-à-dire que bien sûr il y a des non-dits dans toutes les familles, ça va de soi, pas seulement les familles en Tunisie. Et puis elle a choisi la famille un peu aristocratique, mais elle les a un peu cassés. Et ce n'est pas par conformisme que je dis ça, mais c'est ma réaction en tant qu'historienne, et connaissant bien toute l'ethnologie coloniale sur la famille, je trouve que son livre va dans ce sens. Tu vois ?

Habib

Je n'ai pas lu le livre, mais je vais le lire rapidement.

Leïla

Il est à lire. Il est magnifique en arabe. Si vous enlevez cette appréhension que j'ai eue, il est très bien écrit. Bon, je ne l'ai pas lu en français, il a été traduit. Je préférerais le lire dans son jus. Et puis, elle a une imagination absolument foisonnante et tout. Mais voilà, la critique que je porterais à cet ouvrage, comment il s'intitule, j'ai des trous de mémoire aujourd'hui, mais tu vois de quoi on parle. "Nazlat dar el aqaber", "Le désastre de la maison des notables".

Habib

Je l'ai vu l'autre jour, au Gai savoir.

Leïla

Il faut le lire. Il faut le lire en arabe.

Habib

J'essaye de lire dans la langue d'origine, même dans les langues que je maîtrise moins, parce que ça me parle plus directement. Il n'y a pas d'intermédiaire.

Leïla

Il n'y a pas d'intermédiaire. Il y a toujours une déformation.

Habib

C'est inévitable. Les traducteurs eux-mêmes le reconnaissent. Ils disent qu'il y a forcément une interprétation. Il y a un moment ou un autre où on est obligé. Mais je vais le lire en arabe et si on se croise la prochaine fois, je vous dirai ce que j'en pense.

Leïla

Voilà, on fera une rencontre croisée autour de "Nazlat dar el aqaber". D'ailleurs, le mot procès, en français, il a été traduit autrement. Mais Nazla, c'est un procès, en fait.

Habib

Parfaitement, oui. Je vais faire un petit virage par l'itinéraire politique. Comment vous êtes tombée en politique au début ? C'est parti comment ? Il y a eu quelque chose, un livre, une rencontre ?

Leïla

Non, non, c'est toujours révolutionnaire romantique. Alors dans mes lectures, "L'insurgé", de Vallès, je pense, a été déterminant dans ma réflexion, dans mes positions. J'ai adoré ces révolutions de 48, ces barricades. Je l'ai lu à plusieurs reprises. Je me suis retrouvée. Mon côté un peu qui bouge. Et puis je suis rentrée à l'université en 69, donc une année après les événements de 68. J'étais très attentive à ce qui se passait en France

en 68. J'étais encore au lycée. Et j'étais persuadée que mon père me laisserait partir à Paris faire des études. Il a été catégorique "pas question". Alors j'ai intégré la faculté en octobre 1969 avec l'intention de faire bouger les choses. Donc je crois que c'est venu d'un tempérament un peu romantique, mais révolutionnaire romantique. J'aime bien ce côté romantique, qui n'est pas rigide, qui n'est pas militant pur jus. Ce n'est pas mon tempérament.

Habib

La littérature marxiste, vous avez trempé dedans ?

Leïla

Bien sûr, parce que quand j'ai intégré les syndicats, etc., il fallait lire. Je le lisais, mais sans aucun plaisir, pour être honnête. On nous a mis entre les mains, bon, "le Manifeste", ça va encore, c'est un petit ouvrage, mais quand on nous a dit lisez "le Capital", c'était pour moi une corvée. Je l'ai lu, mais je ne suis pas sûre d'avoir tout assimilé. Engels par exemple c'était plus digeste. "La famille" de Engels, c'est quand même un livre avec des références historiques. Les révolutions de 1948 de Marx étaient des références historiques. Mais quand tu me donnes entre les mains "Le capital" de Marx avec toute cette masse théorique, je peux te dire que... Donc bien sûr que j'ai lu la littérature marxiste. Donc j'étais dans le syndicat, j'étais dans les corporations à l'époque.

Habib

Le syndicat étudiant.

Leïla

Étudiant, oui, tout à fait. Quoi encore ? Dans les manifs, dans les grèves, etc. Et en 72, quand les choses ont commencé à bouger, les dirigeants de Perspectives ont repéré les gens qui étaient potentiellement prêts à intégrer. Donc on m'a contactée discrètement, est-ce que tu veux faire partie d'un groupuscule ?

Habib

Est-ce que vous aujourd'hui vous acceptez de dénoncer la personne qui vous a contactée !

Leïla

Non, non, quand même, on n'est pas dans la dénonciation là ! Non, non, je pense que c'est Moncef Zridi, le regretté Moncef Zridi, c'est lui qui a été un peu mon premier contact. J'ai intégré Perspectives, on n'a pas eu le temps de faire grand-chose en fait, parce qu'en novembre 73, on a tous été arrêtés. Et moi, j'étais dans une petite cellule avec Moncef, avec Hichem Osman, je crois. Et quand on est venu me chercher la nuit, arrêtée, je n'avais à dénoncer personne parce que les garçons étaient là à moitié morts, ceux avec qui j'étais dans la cellule. Moncef et surtout Hichem Osman, complètement torturés, par terre comme des loques. Je veux dire, je ne parle pas du tout de dénonciation.

Habib

Non, non, mais c'était une plaisanterie bien sûr !

Leïla

Pour rigoler, pas pour moi, même pour les camarades qui ont donné les noms. Il fallait voir dans quels états ils étaient. Il n'y avait pas le choix. Donc, c'est comme ça que j'ai été arrêtée. Et puis bon, j'ai passé trois mois dans les locaux de la police. Encore une fois, je ne faisais pas partie des chefs. Très sincèrement, me laisser trois mois dans les locaux de la police, novembre, décembre, janvier... Deux mois et demi, voilà. J'ai été libérée parmi les derniers, en janvier 1974. On était tous entassés là et de temps en temps, ils en libéraient quelques-uns. Parmi les filles, on était au moins une trentaine. Je suis sortie en janvier 1974 et j'ai repris à l'université et là on avait obtenu une de nos revendications qui était d'avoir des représentants dans les conseils scientifiques. Il faut que les étudiants aujourd'hui qui siègent dans les conseils scientifiques sachent que quand même cette revendication, nous on l'a payée par le sang. Et forcément tout le monde m'a poussée à me présenter, donc je me suis présentée aux élections. Il fallait deux, moi et mon collègue, Laroussi Lamri. À l'époque, il s'appelait Gharbi. Laroussi a eu la même trajectoire que moi, c'est-à-dire qu'il a été arrêté, un séjour dans la police et libéré. Et quand on a été libérés, on a été élus comme représentants. Donc, une action légale, admise par le ministère, et on a siégé une fois dans le conseil scientifique, au mois de février. Une séance. Et le jour même, on a été arrêtés. Le soir même. Moi, ils m'ont cueillie facilement chez mes parents. Laroussi, par contre, ils ont dû le chercher longtemps, ils ne l'ont pas trouvé, je crois qu'il a été arrêté.

Habib

Ils vous ont arrêtés pourquoi ? À cause de cette réunion ?

Leïla

À cause de cette élection. Et ils m'ont arrêtée, comme d'habitude, à 3h du matin, chez moi, bien sûr, et ils m'ont emmenée directement au ministère de l'Intérieur. J'y ai passé la nuit, je ne sais pas pourquoi, et le lendemain, très tôt, directement devant le juge d'instruction. Et le type m'a dit, je n'oublierai pas le mot, je lui ai demandé pourquoi j'étais là et sans lever les yeux, parce qu'il avait honte je pense, je saurais quel est son nom, pas maintenant, mais je vais faire la recherche, il m'a dit, vous allez brûler l'université. Alors brûler, après j'ai réfléchi, je pense que c'était une métaphore. On n'aurait pas mis le feu à l'université. "Vous allez remettre en mouvement le truc", et on m'a envoyée directement à la prison de la Manouba où je suis restée de février jusqu'à fin juin 1974.

Habib

Et les camarades, en prison ?

Leïla

Non, à l'époque, j'étais la seule. Parce qu'il y aura des arrestations après, il y en a eu avant. Mais la période où j'étais moi en prison, de février 1974 jusqu'en juin, j'étais la seule fille de politique. D'ailleurs c'était moche, dans l'isolement total, sans livres, on

n'avait pas de livres, on n'avait pas de cahiers, on n'avait pas de stylos. Ce n'est pas les conditions d'aujourd'hui.

Habib

Vous avez été torturée ?

Leïla

J'ai été frappée, menacée d'être violée, tu sais, la main à la braguette, des coups de pied, mais je n'ai pas été violentée comme d'autres, c'est-à-dire on ne m'a pas accrochée, on ne m'a pas... Non, non, je n'ai pas été torturée, mais une torture morale, une torture physique, c'est-à-dire frappée, réveillée, tu ne dors pas. Je parle du ministère de l'Intérieur. En prison non, honnêtement, je n'ai rien eu à part la torture de ne pas avoir de livres. Alors au bout de deux mois, peut-être, on m'en a envoyé. Ça change tout. Une journée à ne rien faire, c'est une mort. Quand on n'est pas dans l'isolement, on peut discuter avec l'autre. Mais là, moi, j'étais seule. Je n'avais même pas la notion du temps. On peut devenir dingue. Être seule dans une petite cellule, minimaliste. Et alors tous les jours, quand je sortais, j'avais droit à une petite promenade, quand ils venaient me chercher, moi j'étais confiée au directeur de la prison. C'est lui qui venait me sortir. "Si Abdelaziz, un livre, un livre !", et mes parents m'envoyaient des livres, mes amis m'envoyaient des cours, des photocopies de cours. Quand je suis sortie, j'avais un sac énorme. Alors un jour, il m'a ramené un livre, après insistance. C'était "Les Frères Karamazov", la joie ! J'ouvre le livre, c'était le tome 2. Le tome 2, il m'a donné le tome 2, avant le tome 1. Bon, j'ai attendu. Après, quand il est revenu le lendemain, "Si Abdelaziz, donnez-moi le tome 1". "Ah non, non, tu lis celui-là, après je te donne l'autre". Et figure-toi que j'ai lu Les frères Karamazov, le tome 2, avant le tome 1. Aujourd'hui encore, je suis incapable de te dire l'histoire, dans le bon sens. Mais ça m'a fait quand même un peu de... Voilà, la torture, c'était de n'avoir rien entre les mains.

Habib

A lire, à faire, à écrire.

Leïla

Les filles de droit commun étaient libres toute la journée. Elles étaient dans le jardin et tout. À 5 heures, elles rentraient dans les chambres. Alors, elles me disaient un petit mot à travers la serrure. Est-ce que tu veux quelque chose ? Un jour, je leur ai dit oui. J'aimerais bien avoir un crochet. Tu sais, les crochets pour faire, moi, j'ai été éduquée dans les travaux manuels. Elles m'ont dit, bon, on va te donner une cuillère, les cuillères en aluminium. Parce que moi, j'avais des couverts de la maison, en inox. Elles, elles avaient des cuillères en aluminium. Elles m'ont dit, tu vas casser la cuillère, tu vas la frotter un peu contre le mur et tu fais un petit crochet, et tu n'as qu'à défaire un de tes pulls. Et je te jure qu'en Pénélope, j'ai défait un pull.

Habib

Et vous l'avez refait ?

Leïla

Non, j'ai fait un petit coussin. Et j'ai travaillé parce que j'avais besoin de faire quelque chose. J'avais besoin de faire du ménage dans la cellule. Mais je n'avais rien. Je n'avais pas de toilettes, je n'avais pas d'eau dans la cellule. J'avais une boîte de conserve de 5 kilos pour les besoins. Je n'avais pas de lavabo. J'avais un petit broc avec de l'eau. Donc ça, c'est une grande torture. Et au mois de juin, je suis sortie, parce que je pense qu'il y a eu quand même une pression, il y a eu à l'extérieur des manifestations et ils m'ont fait sortir. Et alors ils m'ont envoyée à Bizerte, chez mon oncle qui était prof d'histoire-géographie à Bizerte, allez savoir pourquoi il ne fallait pas que je rentre chez moi, en résidence surveillée donc assignée matin et soir. Ensuite, mon oncle était marié à une française et il partait en vacances en France, ils m'ont ramené chez mon grand-père, à la Marsa, ici d'ailleurs, parce que mes parents habitaient à Tunis. Mais je veux dire, des petites choses qui n'ont pas de sens, mais qui t'enquiquinent. Je faisais la signature à la police matin et soir. Et si un jour j'avais un quart d'heure de retard, le commissaire lui-même, mais quel danger moi je représentais, le commissaire de la Marsa venait à la maison chez mon grand-père pour dire "Elle est où ? Elle n'est pas venue signer". Ils m'ont donné beaucoup plus d'importance que je n'en avais en fait. Et alors, au mois d'août, il y a eu le procès, fin août. J'ai été condamnée, comme la plupart des filles, à un an de prison avec sursis. Alors, bien sûr, l'été, je l'ai passé à terminer ma maîtrise. J'étais en quatrième année quand j'ai été arrêtée. J'ai passé mes examens. J'ai eu l'examen haut de la main, au mois d'octobre. Et après je suis allée pour m'inscrire en DEA, à l'époque on disait un Diplôme de Recherche Approfondie, tu rigoles, j'ai été éjectée par le doyen qui m'a donné une gifle monumentale, il m'a dit je ne veux plus te voir ici.

Et c'est comme ça que Claude Liauzu, qui était mon prof en quatrième année, m'a dit bon, on va t'inscrire à la Sorbonne, pour faire ton mémoire de maîtrise et on va te dispenser de cours, puisque je n'avais pas de passeport, ils m'avaient confisqué mon passeport. Et comme ça, pendant deux années, j'ai pu faire mon mémoire de maîtrise et forcément j'allais choisir un sujet un peu en lien avec..., sur la naissance du mouvement ouvrier en Tunisie.

Habib

Un peu avant, au procès, l'accusation, c'était quoi ?

Leïla

C'était complot contre l'État. C'est le fameux complot qu'on vit aujourd'hui aussi pour les gens qui sont en prison aujourd'hui.

Habib

Qu'on revit au moins une fois tous les dix ans.

Leïla

Tous les dix ans, complot contre la sûreté de l'État. On n'avait rien, des photocopieurs, voilà, des tracts et des photocopies. Même pas des photocopieurs à l'époque. C'était les

trucs avec le papier carbone et tout. Quand ils ont découvert une machine comme ça, je les ai entendus entrer comme s'ils avaient découvert des kalachnikovs.

Habib

Mais il y avait la même machine chez vous ?

Leïla

Non, pas chez moi. Non, non. Moi, je n'avais pas de machine. Ils ont confisqué quelques tracts à la maison. C'est tout. Et mon fameux livre. Ah oui, “Le rouge et le noir” de Stendhal et le fameux “Sans culottes” sur mon bureau, c'est ce qu'ils avaient pris. Et mon passeport qui traînait comme ça, ils l'ont pris.

Habib

Que vous n'avez plus jamais revu.

Leïla

Non, non, je ne l'ai jamais revu. Il a fallu que je me marie après, avec un homme qui est hors du milieu. Et que mon père leur dise, oui, oui, ma fille s'est mariée. Ça aussi c'est rigolo parce que mon mari à l'époque travaillait aux Antilles. Il travaillait à Pointe-à-Pitre, donc je suis partie très loin, et la police a dit à mon père, non, non, votre fille, elle va aller là-bas, elle va aller à Cuba. Et ça n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, et mon mari m'a toujours interdit d'aller à Cuba !

Habib

Il a eu des consignes, peut-être ?

Leïla

Non, il n'a pas eu de consignes, mais il m'a dit, si tu vas à Cuba, en rentrant à Tunis, ils vont encore t'enquiquiner, et je ne suis pas allée à Cuba. Et je pense y aller cette année. Je suis en train de réfléchir.

Habib

Moi non plus, je n'y suis jamais allé, mais je pense que ça vaut le coup.

Leïla

Ça vaut le coup. Non, non, je vais y aller parce qu'un de mes amis historiens est devenu le président de l'association d'amitié tuniso-cubaine et il nous a promis de faire un voyage à Cuba. Bon, j'aurais pu aller avec une agence de voyage, mais non.

Habib

C'est l'historienne et la personne.

Leïla

Voilà. J'ai raté quand même la possibilité de voir Cuba dans son jus en 1976. Maintenant, c'est un peu édulcoré, j' imagine.

Habib

Bien sûr. C'est sûr que ça a changé dans tous les cas. Mais le réseau Perspectives, vous étiez à Aamel Tunsi, non ?

Leïla

Oui, Perspectives à Aamel Tunsi.

Habib

Et dans ce réseau-là, vous avez connu qui, à ce moment-là, au moment de la prison, vous en avez connu quelques-uns ?

Leïla

Bien sûr, tout le monde. J'ai connu Noureddine Ben Kheder, j'ai connu Hamma Hammami, qui était de ma génération, Hicham Osman, les frères Zghidi, l'un était au parti communiste, mais il était aussi à Perspective, les filles, Zaynab Cherni, Rawda Arbi, on était dans les mêmes cellules, dans la police.

Habib

Et c'était étonnamment une cellule mixte ?

Leïla

Non, n'exagérons rien ! Non je parlais des filles, il n'y avait pas de mixité, tu penses bien. Les garçons étaient, je crois, à l'étage, nous on était à notre étage, on dormait par terre sur des morceaux de mousse, etc. Mais à comparer avec la solitude de la prison, c'était vraiment, tu sais, l'adage tunisien, c'est-à-dire "quand on est pendu avec un groupe, c'est toujours des vacances". On rigolait quand même dans la chambre, celle qui revenait de la torture, on essayait de la réconforter et tout.

Mais la prison, la solitude, c'était l'horreur absolue. D'être seule, de ne pas avoir de repères de temps. Moi, j'écoutais la radio chez les voisins qui venaient de très très loin. Il était 9h du matin, j'avais l'impression qu'il était midi. Par contre, j'ai quand même eu un privilège, c'est que j'ai recevais le couffin tous les jours. Je ne sais pas comment mon père s'est arrangé, généralement, les prisonniers reçoivent deux fois par semaine. Moi, j'ai mangé en prison la nourriture de ma mère tous les jours.

Habib

Et les parents vous en ont voulu ?

Leïla

Absolument pas. Absolument pas. Quand je suis sortie, ma mère n'a jamais fait la moindre remarque. Pourtant, elle a souffert. Moi, pour moins que ça, ma fille, quand elle avait mon âge, à 22 ans, et qu'elle sortait et qu'elle n'était pas à 7 heures à la maison, je devenais folle. Je peux imaginer, en 1974, savoir que sa jeune fille de 22 ans, l'aînée de ses filles, est en prison. D'abord, je n'avais pas de visite. J'étais prévenue. Je n'ai pas eu de visite pendant les six mois de prison. Donc il n'y avait aucun contact avec l'extérieur. Ni avec l'intérieur. Mon seul vis-à-vis, c'était le directeur de la prison. Par contre, je recevais

tous les jours mon couffin. Et c'était un très très grand réconfort. Manger la nourriture de sa mère tous les jours. Ma mère ne m'en a jamais voulu.

Habib

Vous le regrettez, ce moment ?

Leïla

Absolument pas. Je ne regrette pas. Non, non, non, pas du tout.

Habib

Vous recommenceriez la même chose ?

Leïla

Oui, je suis sortie avant-hier dans la manif. J'ai dit à mon mari, parce qu'on sent qu'en ce moment..., j'ai dit si je ne rentre pas à 6 heures, tu sais où je suis, quelque part. Je continue à militer, entre guillemets. Non, je suis assez téméraire. Alors, autre chose, je ne suis pas, par exemple, très engagée dans l'associatif. Moi, j'ai commué mon engagement en recherche universitaire, parce que j'ai toujours senti que la recherche manquait chez les militantes, justement. Je suis quand même une universitaire. C'est un rôle que j'assume entièrement. Je déteste les réunions, je suis assez solitaire. Mon lieu de privilégiée, c'est les archives, c'est mon bureau. Je n'irais pas assister à des réunions de militants, je déteste ça. Mais je t'explique un peu mon parcours de recherche puisque c'est ça l'objet. C'est à dire que c'est toujours lié à un contexte peut être politique, à un trou dans le savoir, à ce que je peux considérer comme un discours un peu simpliste, justement chez les militants. Mon premier mémoire de maîtrise, je l'ai intitulé "La fédération communiste de Tunisie, un effort précoce de tunisification", parce qu'à la fin de la Première Guerre mondiale, avec la Troisième Internationale, etc., on a fondé un noyau communiste en Tunisie, fait de Français et de Tunisiens, et donc j'ai fait mon mémoire là-dessus, et j'ai constaté que très rapidement, ce mouvement communiste revendiquait l'indépendance de la Tunisie. Il était en avance par rapport au parti du Destour, par exemple. Donc j'ai fait un peu une étude sociologique, avec les documents que j'avais, c'est-à-dire généralement les rapports de police. Alors j'ai attendu de me marier et de partir en France pour pouvoir le soutenir, puisque je l'ai fait à distance.

Habib

À la Sorbonne, comme vous venez de l'expliquer.

Leïla

Voilà, et Liauzu à l'époque, je crois, n'avait pas encore sa thèse, donc il ne pouvait pas me diriger. Fatima dirigeait réellement à Tunis, mais j'ai été inscrite avec madame Madeleine Rebérioux, qui était spécialiste de l'histoire, c'est une grande spécialiste du mouvement ouvrier. C'est elle qui m'a dirigée, formellement, administrativement, mais c'est Claude Liauzu qui m'a dirigée. Donc ça, ça a été mon premier travail sur le mouvement ouvrier, sur les idées communistes.

Habib

C'était par choix politique ?

Leïla

Oui, oui, oui. Je voulais comprendre la naissance de ce mouvement ouvrier, etc. Oui, oui, oui, je sortais de prison ! Alors, je suis partie, je suis restée deux ans à l'étranger après on est rentrés en Tunisie. J'ai été admise à l'enseignement secondaire, ce qui n'était pas le cas pour tout le monde. Moi, on m'a donné un poste. Par exemple, Zaynab Cherni n'a pas eu de poste pendant des années. Bon, moi, j'ai pu intégrer, j'ai enseigné. Et je peux te dire que même au lycée, je ne me conformais pas totalement au programme. Par exemple, quand je parlais d'un cours sur le nationalisme, le mouvement national, qui était le grand dada de l'enseignement secondaire, je leur parlais de mon mémoire de maîtrise. Ça allait de soi. Je leur disais, ça c'est un peu l'histoire qu'on nous impose, mais il y a autre chose. Et je m'en foutais complètement, c'est de l'histoire. Je voulais au contraire faire un lien entre la recherche académique et l'enseignement secondaire qui était complètement tétanisé, tu vois, un peu quadrillé. Je me suis amusée, je ne me suis pas du tout ennuyée. Et même mes élèves, je crois, sentaient la différence, avec quelqu'un fraîchement émoulu de l'université et qui fait de la recherche, c'est important, même pour les élèves. Ils me le disaient quand je les rencontrais, il y a quelques années déjà, ils me disaient qu'avec moi, il y avait un plus.

Habib

Qu'ils ne trouvaient pas chez d'autres qui ne faisaient pas de recherche.

Leïla

Exactement, c'est pour ça que je crois beaucoup à la recherche. J'ai enseigné quand même 11 années dans l'enseignement secondaire.

Habib

Ici à Tunis ?

Leïla

Alors, avant, j'ai enseigné une année à Kairouan. D'ailleurs, j'étais avec Ali Lajnaf. C'est un garçon que j'aimais beaucoup, Ali Lajnaf. Moi, j'étais au lycée de jeunes filles, et il était à Al-Aqada. Il avait une profondeur, il avait une sagesse. Alors, quand j'étais au lycée de Kairouan, je n'étais pas encore mariée, je continuais dans le syndicat. J'avais des tracts dans l'appartement, là où j'habitais. Et un des élèves, tu sais les élèves, les ados, parfois tombent amoureux de leur prof, c'est un truc classique. Et il y a un abruti qui a eu la bonne idée de boire et de venir faire la sérénade devant l'appartement où j'habitais. On était quatre jeunes filles et j'avais des tracts et je ne savais plus quoi faire. Il était complètement saoul. Il y avait le propriétaire et puis j'étais surveillée par la police à Kairouan, au lycée. Et le lendemain, c'était le bac. Lui-même passait le bac. Et le lendemain, heureusement je surveillais mais il n'était pas dans la salle où j'étais, mais j'avais eu tellement peur que je suis allée voir Ali. Je lui ai dit, voilà ce qui s'est passé hier. Il m'a dit, attends qu'il termine le bac et je crois qu'il s'est occupé de lui, il lui a donné la tannée de sa vie. Ali était absolument outré en lui disant, tu ne te rends pas

compte du risque que tu fais encourir à ta prof ? C'est un épisode que je n'ai pas oublié. Je sais qu'Ali, dans ce genre de truc, était là. Je ne l'ai plus revu, mais c'est quelqu'un que j'aime beaucoup. Et à mon avis, c'est une grande perte pour la Tunisie. Il avait une sagesse, Ali, particulière. Et puis une profondeur dans la pensée et tout.

L'année de Kairouan a été donc très riche parce qu'on était des jeunes, on se voyait, il y avait une activité culturelle. C'est incroyable quand je vois le désert dans les lycées, mais à l'époque, il y avait des pièces de théâtre, l'équipe de sport de Kairouan était championne de Tunisie en volleyball. On a beaucoup rétrogradé malheureusement. Ensuite, il y a eu, après Kairouan, le mariage et le départ. J'ai enseigné aux Antilles. Là aussi, c'est quelque chose à Pointe-à-Pitre. Et là aussi, j'ai des anecdotes extrêmement intéressantes. Bon, j'ai pu enseigner, parce que j'avais un diplôme quand même. Et alors, j'avais eu des seconde et le programme, pendant peut-être trois ou quatre semaines, c'est l'esclavage. Et à Pointe-à-Pitre et en Guadeloupe, c'est un sujet absolument inflammable tu penses bien. Et les profs français qui enseignaient au lycée passaient de très mauvais moments quand ils arrivaient à cet épisode de l'esclavage. Il paraît qu'ils étaient massacrés. Mais moi, j'étais africaine, née dans les colonies, j'avais les cheveux comme eux, un peu. C'est passé comme une lettre à la poste et j'ai pu leur enseigner sur l'esclavage et tout. Et puis j'étais très jeune, j'avais 24 ans à l'époque. Le directeur m'appelle et il me dit "Bon, madame Blili, vous avancez bien ?". J'ai dit oui, il n'y a pas de problème. "Est-ce que vous êtes arrivée au cours ?". J'ai répondu que j'étais en plein dedans. "Ça se passe bien ?", "très bien !" Et il a compris en fait, qu'ils avaient pour moi une certaine sympathie parce que j'étais moi-même issue des colonies, si on veut. Il m'a demandé si je ne voulais pas enseigner tout le programme. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de problème et donc pendant trois semaines j'ai fait des cours sur l'esclavage, à la place des collègues. Et ça, je pense que c'était une expérience absolue. J'ai beaucoup aimé les Antilles.

Habib

Ce n'est pas une question très importante, mais dans ce que vous racontez, ça prend une importance. Votre mari est tunisien ?

Leïla

Mon mari est tunisien. Alors, il n'est pas du tout dans mon milieu, il est plus dans les affaires. Il représentait une société française aux Antilles. Il est tunisien, il est né en Tunisie, mais il a beaucoup vécu en France. Lui, par contre, il est parti adolescent en France. Donc, c'est une autre histoire, une autre trajectoire de vie. Mon mari est parti, je crois, avec sa famille, à l'âge de 14 ou 15 ans donc il a quand même eu une adolescence plus en France. Alors, ça s'est très bien passé aux Antilles. Après, on a dû rentrer un peu malgré nous pour des raisons de famille parce qu'il a perdu son père et qu'il est devenu lui-même soutien de famille. Et quand on est revenus à Tunis, j'ai enseigné dans la banlieue de Tunis, à Al-Menzah 6, dans un lycée très coté, où il n'y a que des filles de ministres. Mais j'ai enseigné aussi à Zahra. Et puis après, quand il y a eu l'arabisation, dans les années 80, j'avais déjà ma fille aînée qui est née en 79, et c'était trop pour moi, enseigner, et puis surtout quand ils ont arabisé, il a fallu que je fasse un effort. Alors j'ai décidé de prendre deux années de mise en disponibilité, un peu pour reprendre les cours d'arabe, parce que je ne voulais pas abandonner l'enseignement de l'histoire.

J'aurais pu aller faire, comme beaucoup de collègues, du français, ça ne m'intéressait pas. Donc j'ai pris deux années de mise en disponibilité, et je me suis inscrite en thèse. On était dans les années 80. Je voulais travailler sur le statut des femmes. Et la réponse à l'université a été que c'était farfelu. Le mot, je ne l'ai pas oublié. On ne va pas vous inscrire sur l'histoire des femmes, c'est un sujet farfelu. Alors j'ai dit bon, je vais travailler sur l'histoire des familles. Et Mounira Chapoteau, que tu connais, la regrettée professeure Mounira, m'a dit oui, travaille sur les familles. Et j'ai pu m'inscrire, elle, elle est médiéviste, avec Mohamed El-Hedi Chérif, mon professeur. Et je me suis plongée pendant trois années dans les archives de notaires. Pour travailler sur les familles, il n'y a pas mieux que les archives de notaire. C'est en arabe. L'arabe ne me pose pas de questions pour la lecture. Mais tenir une classe en arabe, je n'en étais pas capable. C'est tenir une classe, en fait. Ce n'est pas transmettre un savoir. Et d'ailleurs, quand j'avais besoin d'insulter un élève, je les insultais en français. Et j'avais cette réputation, celle qui enseigne en arabe et insulte en français. Tu ne peux pas lui dire "espèce d'abruti". Je le disais à l'époque. En arabe, ça faisait trop vulgaire. Mais quand je lui disais "espèce d'abruti, tu vas te taire", en français, ça passait mieux.

Et donc, je me suis inscrite en thèse sur la famille, avec cette hypothèse "est-ce que la colonisation a induit des changements majeurs dans la famille ?" Et j'ai choisi comme dates un peu extrêmes, de 1874 - qui est l'année où les notaires étaient obligés de remettre leurs archives à l'État, avant cela les notaires gardaient leur propre registre, mais avec les réformes de Khayreddine Pacha qui a voulu fonder des archives de notaires, une fois que le registre était terminé, le notaire le remettait à l'État, au ministère de la Justice - à 1930, qui est évidemment la grande coupure avec le livre de Tahar Haddad et l'émergence de la question des femmes et de la famille dans le débat public.

C'était ça les deux trajectoires. J'ai pris beaucoup de plaisir et j'ai découvert en même temps tout ce qui est l'ethnologie coloniale, l'anthropologie. J'ai oublié un petit épisode. Dans les années 80, j'étais encore au lycée, j'ai participé à un travail de groupe de recherche dirigé par Sophie Ferchiou, qui est une grande anthropologue. Dans ce groupe de recherche je me suis investie, mais peut-être pas assez. Je me considérais encore comme un prof de secondaire, et j'avais face à moi des chercheurs confirmés. J'étais un peu dans la retenue. Alors j'ai eu l'occasion d'y connaître quand même un esprit brillant, Françoise Héritier, qui est venue dans ce groupe. J'ai eu l'occasion d'y découvrir l'informatique. Ce groupe de recherche travaillait sur les *habous*, les *waqf*. Tu sais ce que c'est que le *habous* ? Les *waqfs*, ce sont ces textes de main morte, on va dire. Et Sophia Ferchiou, sa problématique c'était transmission des biens, transmission des femmes, donc les mariages. Et ça a été fondateur dans ma carrière. Parce que d'abord, l'anthropologie, moi je ne la connaissais pas du tout. Je l'ai découverte dans ce groupe de recherche et j'ai adoré cette expérience qui a donné lieu à un livre qui s'appelle "Hasab wa naseb", édité par le CNRS et dans lequel j'ai un petit article assez modeste sur les actes. C'est un livre collectif. Et ça a été, je pense, dans ma trajectoire de recherche, un tournant. J'ai compris ce que c'est que la multidisciplinarité, que la pluridisciplinarité.

Habib

Il y avait aussi une dimension politique ?

Leïla

Non, politique, non, pas du tout. Dans ma tête, non. Moi, j'ai travaillé sur l'histoire des femmes, en fait. C'était comprendre un peu l'histoire des femmes qui était complètement marginalisée dans l'université. Donc, il y avait plutôt un militantisme pour les femmes.

Habib

Oui, mais ça veut dire politique dans ce sens-là.

Leïla

Dans ce sens-là, oui, oui, oui. Parce que, justement, je travaillais sur les femmes, on m'a dit que c'était farfelu, et travailler sur les familles et puis comprendre aussi la modernité. Et puis à l'époque on parlait beaucoup de, non, pas en 80, pas encore, le discours sur l'éventuel retour de la polygamie, ça c'était à l'époque de Ben Ali. C'était après. Et je trouvais que l'histoire des femmes avait besoin d'être connue, mais était complètement marginalisée à l'université. Donc, il y avait toujours ce côté engagement, c'est sûr, pour les droits, pour les libertés et tout. Et alors, l'expérience avec Sophia Ferchiou, humainement, elle n'a pas été, je le dis en le regrettant, elle n'a pas été sympathique dans le sens où il y avait beaucoup de rivalité, beaucoup d'ego dans ce groupe. Il y avait des personnes, je n'ai pas envie de les citer, qui ont saisi l'opportunité, mais un peu à titre individuel. Alors que c'était un travail de groupe qui aurait pu donner beaucoup plus que ça. Il a donné naissance à un livre assez important, parce qu'il a remis en cause toutes les théories un peu de l'anthropologie sur la parenté arabe, qui était quand même un gros morceau de l'anthropologie. On s'est rendus compte que la polygamie et le mariage endogame étaient plus des choses symboliques dans le discours que dans la réalité. Je crois que c'était ça ce que j'ai retenu. En tous les cas ce travail m'a permis de voir ou entrevoir la recherche d'une autre manière. Et puis on a introduit aussi l'informatique à l'époque. Voilà. Après, le groupe s'est un peu disloqué. J'ai décidé de continuer dans ce schéma. Et je me suis inscrite en thèse. Je l'ai intitulée "Structure et vie de famille", on était un peu dans la pensée structuraliste à l'époque. "Structure et vie de famille à Tunis", donc ça, c'est la thèse de troisième cycle qui a donné lieu à ce livre "Histoires de familles". J'ai changé un peu le titre après.

Habib

"Mariage, répudiation et vie quotidienne à Tunis 1875-1930".

Leïla

J'ai soutenu cette thèse en 1986. J'avais Mme Bensalem parmi les membres du jury, qui était sociologue, qui a beaucoup aimé, parce que c'était la première thèse à l'Université de Tunis qui était pluridisciplinaire. Lilia Bensalem, grande sociologue, qui était avec nous dans le groupe de Mme Ferchiou, qui était la deuxième personne dans le groupe, parce qu'il y avait anthropologues, historiens et sociologues dans ce groupe. Et donc, c'est une thèse que j'ai soutenue honnêtement brillamment, j'ai eu la mention très honorable, etc.,

parce qu'elle a quand même apporté du nouveau et puis elle a quand même consacré un peu la pluridisciplinarité qui était à la mode à l'époque, dans les années 1976.

Habib

Parce que c'est important, je voulais juste préciser à cette occasion, que c'était une cofondatrice de la sociologie tunisienne.

Leïla

Oui, oui, oui, c'est une grande sociologue. Je vais vous dire une chose, encore une anecdote. Quand j'étais à la fac, historien, historien, sociologue, sociologue, etc. Je me souviens qu'Albert Seboul est venu à Tunis en 71, je crois, il nous a donné des cours. Et Albert Seboul était un grand personnage, puisqu'il est quand même un historien marxiste, etc. Donc toute la sociologie, tout le département de sociologie a assisté à son cours. Il a donné, je crois, une série de cours. Alors, pour répondre à une question sur la place de la sociologie, il nous a dit cette phrase que je n'ai pas oubliée "la sociologie c'est de la bouillie pour les chats" et inutile de vous dire que tous les sociologues ont quitté la salle ! Et puis il y avait le débat entre Lévi-Strauss et Jean-Paul Sartre je crois où Lévi-Strauss disait que l'histoire mène à tout à condition d'en sortir. Donc, on était dans les années 80 encore dans des rivalités. Alors, j'ai terminé ma thèse. L'année d'après, je me suis représentée au jury de recrutement pour l'université. Je n'ai pas été prise la première année parce que j'étais en rivalité avec un collègue. Nos thèses étaient classées un peu ex aequo, mais lui, c'était un homme, c'était un chef de famille. On m'a dit, toi, tu es mariée, tu enseignes dans le secondaire, carrément ! Mais lui, il vadrouille à Paris, et il a besoin !

Habib

Il a besoin d'un poste, toi, tu n'en as pas besoin et tu as un mari qui peut te nourrir.

Leïla

J'ai un mari qui me nourrit et je suis prof. Ça a été clair. Vos thèses se valent, mais. Je me suis inclinée, de toute façon, je n'avais pas le choix. Je me suis représentée l'année d'après et j'ai été prise. Et donc, je suis entrée dans le département de la Manouba, tout récent, qui venait à peine de naître, trois ans auparavant. Au département d'histoire, on était tous un peu de la même génération. Et bien sûr, quand tu arrives, tu es la dernière arrivée, on va te coller les cours dont personne ne veut. Ça, c'est classique. Et on me donne les cours de méthodologie. Méthodologie, mais qu'est-ce que je vais raconter moi pendant toute une année, un cours de méthodologie ? On m'a dit, oui, tu expliques comment on fait un commentaire de texte, comment on analyse un document historique. Oui, mais ça, ça ne dure pas une année. Donc j'ai commencé, j'ai beaucoup travaillé, c'était la première année de fac, donc j'ai énormément travaillé et j'ai utilisé tous les ressorts que j'avais appris dans l'expérience avec Sophie Ferchiou. J'ai dit, OK, le premier trimestre, je vais enseigner les techniques de la dissertation, les techniques du commentaire de texte, ce que c'est qu'une source en histoire, etc., comment on fait une bibliographie. Et le deuxième semestre, je vais faire de l'historiographie. C'est-à-dire, comment on a enseigné l'histoire. Donc ça, ça m'a fait énormément de travail. Comment on fait de l'histoire ancienne ? Quelles sont les sources pour l'histoire ancienne ? Et jusqu'à ce que j'arrive à l'anthropologie, tu vois. Et là, je m'en suis donnée à cœur joie, parce que j'étais pétrie de tout ce savoir que j'avais

acquis dans la thèse, dans les archives de notaire. Je ne veux pas être prétentieuse, mais je pense que j'étais dans les premières à parler d'anthropologie à l'université. Et à la fin de l'année universitaire, donc, dans les réunions de fin d'année, je raconte ça, parce que ça fait partie de la genèse. Dans la réunion de fin d'année, encore une fois, je suis dans la retenue parce que je suis une simple assistante qui vient à peine d'être recrutée. Je leur ai dit, voilà, moi l'année, j'ai fait ça le premier trimestre, etc. Mais j'ai consacré le troisième trimestre un petit peu à l'enseignement de l'anthropologie. Et d'autant plus que les sources de nos archives, nos sources, elles préparent plus à une entrée par l'anthropologie que par l'histoire. Tu sais, on n'a pas de sources sérielles, on a des bribes de sources. Alors, bien sûr, quelques-uns étaient d'accord, mais il y en a un qui se lève et qui me dit "pas question on n'est pas au collège de France ! Et n'oublie pas ton statut, tu n'es qu'une assistante non confirmée", voilà ça c'était les mots, c'est à dire "tu es une assistante non confirmée", puisque je venais à peine de commencer et "tu n'as pas le choix, tu n'as pas le droit de d'aller inventer des cours". Je n'ai rien dit. Enfin, j'ai réagi, tu penses bien, j'ai dit bon, assistante non confirmée peut-être, mais ne t'inquiète pas, je viens d'avoir une thèse et tout. Et je me suis dit, tu peux toujours courir, l'année prochaine, je n'en ferai qu'à ma tête, mon côté un peu baroudeur et rebelle. L'année d'après ils m'ont demandé si je voulais garder les cours de méthodologie. Et comment ! Je les garde. Et je me suis amusée et je te jure que d'autres collègues vont me suivre après. Et je pense, je ne suis pas du tout prétentieuse, mais je pense que j'étais parmi les premiers. Et puis après, il y aura Abdelhamid Larguèche, bien sûr au 9 Avril, d'autres personnes, je ne sais pas si les choses se sont faites concomitamment, j'en sais rien, mais en tous les cas. Et il y a eu une bagarre avec ce collègue. L'année d'après, quand j'étais un peu plus installée dans mon département, le collègue je ne l'ai pas loupé.

Habib

Vous étiez entrée en quelle année à l'université ?

Leïla

88, 89 et voilà la grosse bagarre avec mon collègue en 89 où j'ai dit mon dieu l'anthropologie et du coup on a eu un cours officiel, d'anthropologie historique on va dire, parce qu'on n'est pas des anthropologues. Après, j'ai eu deux enfants, l'un après l'autre. Forcément, j'ai dû faire une pause dans la recherche. Et puis les cours me prenaient énormément de temps. À l'époque, on n'avait pas Internet. C'est-à-dire que, déjà, pour ramasser tes informations, et puis, moi, je n'enseignais pas forcément ce que je faisais dans la recherche. Tu enseignes des cours établis. J'ai gardé mon cours d'anthropologie historique, toujours. Et puis j'ai fait des cours un peu sur tout. J'étais recrutée en tant que prof d'histoire contemporaine occidentale. Donc j'enseignais plutôt le nazisme, le fascisme, mais j'avais beaucoup d'affinités avec ces cours aussi, parce que tu passes un tas de messages à travers des cours sur le fascisme, sur le nazisme. Et quand je suis entrée à la fac en 88, j'étais un peu choquée à la Manouba, parce que la police circulait dans les couloirs, parce qu'à l'époque de Ben Ali ils ont mis des commissariats de police dans chaque université, mais en 88 les policiers circulaient dans les couloirs.

Habib

Ils n'assistaient pas aux cours ?

Leïla

Non, non, non. Il y avait probablement de la police politique, tu vois. Et à l'époque, ce n'était pas les gens de gauche qui étaient recherchés, c'était plutôt les islamistes. Donc, bon, ça, ça m'avait un petit peu étonnée. Et alors, en 90-91, 92 plus exactement, les enfants ont eu trois ans, ils ont pu aller au jardin d'enfants, donc je me suis dit ça va, je vais peut-être me relancer, et puis les cours étaient faits déjà, j'étais un peu plus rodée. Alors, je vais travailler sur les familles, mais je vais pousser vers l'époque moderne. Je commençais déjà dans ma tête en me disant, la chronologie, parce que dans l'université, l'époque médiévale s'arrête chez nous en 1502, après on commence l'époque moderne, l'époque contemporaine. Ça m'avait semblé être coupé un peu, saucissonné. Je voulais réfléchir à l'histoire de la famille mais en remontant un peu plus à l'époque moderne. Donc je me suis inscrite en thèse avec le professeur Khalifa Chater, qui m'a dit "tu fais ce que tu veux". Lui par contre, il n'allait pas me censurer.

Habib

Ça c'est la deuxième thèse ?

Leïla

La thèse d'État. Parce qu'à mon époque, la thèse d'État existait encore. Je crois que j'étais l'une des dernières. Moi et quelqu'un d'autre.

Habib

Vous avez commencé en quelle année ?

Leïla

En 92. C'est l'une des dernières. Donc, je m'inscris en thèse d'État, famille, mais sur la longue durée, on va dire, époque moderne. Et puis, bien sûr, les archives de notaires, il y en avait moins déjà, puisque c'était des archives privées. Donc, ce que j'ai trouvé sur les archives, c'était beaucoup de connaissances, enfin beaucoup, on est toujours en panne d'archives ici, sur la famille beylicale, sur le pouvoir et l'époque de Hussein Ben Ali. Et j'ai commencé à travailler sur la famille qui devait, à l'origine, prendre un paragraphe de ma thèse, opposer un petit peu les familles rurales, les familles urbaines, c'était ça dans ma tête, et le pouvoir. Finalement, cette famille du pouvoir, elle a occupé toute la thèse. Les problématiques ont complètement changé. Donc, ce n'était pas l'aspect social, si, mais c'était le lien entre le pouvoir et la société. En tant que famille, dans quelle mesure les mœurs politiques, dans quelle mesure les choix matrimoniaux des rois de Tunis, des bey, avaient-ils une influence. Bon, la Tunisie ça tu le sais, était une province ottomane. Est-ce qu'ils allaient chercher leurs épouses dans l'Empire ottoman ? Est-ce qu'ils allaient les prendre dans les milieux urbains, dans le milieu rural ? Donc du coup, cette famille beylicale qui était un paragraphe de la thèse est devenue centrale.

Habib

Le changement de thème, enfin de point central de la thèse, c'est par commodité parce que vous ne trouviez pas de documents ou par choix finalement vous êtes convaincue ?

Leïla

Les deux. Parce que j'ai trouvé que travailler, d'abord sur l'histoire, c'était en fait une sortie vers l'histoire politique. C'est-à-dire envisager le politique autrement. Je me suis toujours intéressée au politique. Les communistes, c'était pour savoir un peu le lien entre le pouvoir colonial, entre le nationalisme et le communisme. Est-ce que ce sont deux pensées complètement antinomiques ? C'était ça, mon mémoire de maîtrise. L'histoire de la famille, c'était en même temps comprendre les politiques d'État. Parce que j'ai quand même, dans ce livre, critiqué un peu Bourguiba et le code du statut personnel. D'ailleurs, dans le jury de thèse, un des professeurs présents m'a dit que même Bourguiba n'avait pas échappé à ma critique ! Parce que je dis dans cette thèse que le code du statut personnel n'est pas une invention ex nihilo. Non, il y a une tradition de modernité dans la famille, chez les femmes, et même dans le Coran, et même les pratiques religieuses ne sont pas aussi négatives à l'égard de la femme.

Je pense qu'il y a un discours aussi moderne dans l'islam. Et puis avec la thèse d'État... Parce qu'à l'époque, on n'a jamais eu de cours consistants sur l'époque ottomane. Du tout, du tout, du tout. L'époque ottomane, qui dure de 1550 je dirais, avant même la fin des Hafsides, jusqu'à - je la prolonge, justement, parce que moi-même, dans ma recherche j'ai revisité un peu la chronologie - jusqu'à l'époque coloniale. Elle n'a jamais été étudiée en tant qu'une période homogène. Pas du tout. On nous a parlé des Pachas, ensuite de l'époque des deys, ensuite de l'époque des Mouradites, ensuite de l'époque des Husseinites. Et moi-même, quand j'ai enseigné un peu d'histoire de cette époque dans le secondaire, les élèves ne comprenaient pas. Ils ont du mal à comprendre ce saucissonnage. Donc, avec la thèse d'État, j'ai découvert, dans les sources, que le fondateur de la dynastie Husseinite, Hussein Ben Ali, mais sans entrer dans les détails, était marié à une femme qui s'appelle Fatma Othmana, qui appartenait donc aux Mouradites. Et je me suis dit, ben voilà, je tiens un bout de fil, là. Par les femmes, il y a une continuité. On n'est plus du tout dans ce saucissonnage, on est dans un fil conducteur, il y a un squelette social à travers les femmes. Voilà ma thèse d'état. Et après, j'ai pris un plaisir fou d'avoir découvert des choses, d'avoir pratiquement lu l'histoire ottomane, mais d'un autre point de vue. Et puis, j'ai travaillé sur les mariages et sur la vie quotidienne.

Habib

Et vous la soutenez quand, la thèse ?

Leïla

Alors là, j'en viens à la soutenance. Je l'ai soutenue en 2005. Et ça a été une soutenance catastrophe. Alors, catastrophe dans quel sens ? Les rapporteurs ont fait, l'un un très bon rapport, et l'autre un rapport plus mitigé, parce qu'il n'a rien compris à la démarche. Mais bon, il n'y a pas eu de refus de soutenance. Et j'avais proposé, comme c'était une histoire de femme, la grande historienne des femmes qui vit encore, Michelle Perrot. Elle a accepté et elle était à ma soutenance d'État. On lui a envoyé la thèse. Et bon, là je rentre

dans des petits détails, mais je te jure que, c'était en mai 2005, la date était prise et surtout, on avait un étranger qui venait, donc il fallait être... Et un des membres du jury a dit, non, non, moi je ne suis pas là, je pars en voyage. Et le recteur lui a dit, non, il n'y a pas de voyage, vous avez une soutenance. Donc le type est arrivé, alors il avait fait un excellent rapport. Bon, tu sais qu'à l'université de Tunis, on ne voit pas les rapports des collègues, des rapporteurs. Tu ne reçois pas le rapport. Dans la commission, on m'a dit que le rapport était excellent, etc. Mais comme il a été empêché de voyager, il s'est vengé. Il m'a traitée de tous les noms, que ce n'était pas de l'histoire, que c'était du féminisme. Et comment j'osais apporter une autre chronologie. Voilà, c'est ça qui les avait tués. Le récit historique, j'ai dit qu'on n'était pas du tout dans une histoire un peu saucissonnée, coupée, convulsive. Si on regarde l'époque ottomane par les femmes, on va trouver une cohérence, on va trouver une continuité. Mais je ne l'ai pas inventée, le problème, c'est que j'avais trouvé tous les noms des femmes et j'ai reconstitué toutes les généalogies. Toutes les généalogies, mais ça m'a pris quand même 15 ans. Faire des généalogies dans les sources tunisiennes, ce n'est pas évident, parce que tu as plein de trous. Mais pour cette thèse, ma maison était pleine de généalogies partout. La famille beylicale, je faisais des interviews. Tant et si bien, d'ailleurs, que mes filles qui ont fait des études supérieures, mon fils aussi, tous ont dit, jamais on ne fera de thèse !

Habib

Mais votre propre famille a résisté à la thèse d'état ?

Leïla

Non, non, ils ont résisté, bien sûr, ils m'ont aidée, mais ils n'ont pas fait de thèse. Mes filles ont fait toutes les deux des masters professionnels, après leur maîtrise. Elles n'ont pas fait de master de recherche, non, non, non ! Mais moi, c'était mon quatrième enfant, cette thèse d'état, parce que j'ai découvert des choses. Et j'étais persuadée que la soutenance allait poser des problèmes, de vrais problèmes, tu vois. C'est-à-dire qu'on allait discuter. Non ! Et tu as fait une faute de français là, parce qu'il fallait boucler rapidement aussi, parce que les délais étaient terminés. Et tu as fait une phrase mal construite ici. C'était lamentable comme soutenance. Et la seule qui a apprécié, qui a beaucoup appris, c'est Michelle Perrot. Et bon, je l'ai eue avec mention très bien, parce qu'ils n'ont pas osé quand même, mais ça a été une soutenance de malade.

Habib

Et le rapport de thèse était quand même positif.

Leïla

Et il était excellent, parce qu'il ne pouvait pas se contredire non plus. Donc après, quand il a fallu classer les thèses, j'étais classée première, ils n'ont pas été jusqu'au bout. Ils avaient besoin de m'humilier en public, je crois que c'est ça. Et quand on a fini la soutenance, j'ai tenu le coup, heureusement j'avais beaucoup de sang-froid. J'ai dit que la Tunisie était une province ottomane, il ne faut pas dire que la Tunisie... Moi je suis nationaliste, on ne confond pas, ce n'est pas parce que je dis qu'il y avait des rapports très étroits que je suis contre le nationalisme. Ils m'ont traitée presque de traître à la nation, en

public, je crois qu'ils avaient, lui particulièrement, besoin de m'humilier. Et il a dit "ce n'est pas de l'histoire, c'est du féminisme".

Habib

Après tout, vous n'étiez qu'une femme !

Leïla

Je n'étais qu'une femme. Alors, je vais peut-être terminer.

Habib

J'ai encore une ou deux questions. Le livre collectif sur l'esclavage. Il y a les Antilles derrière ? C'est venu de là ?

Leïla

Non, non, pas du tout. J'étais invitée à un colloque, en 90, à Palma de Majorque. C'était fait par l'université de Besançon. Et à l'époque, je travaillais sur la course. Je commençais ma thèse, et je cherchais les femmes des beys. Quelques-unes étaient, notamment la femme d'Hussein Ben Ali, captives de la course. Donc j'ai travaillé sur l'activité corsaire. Par contre, là-dessus on est très bien documenté, grâce aux archives des notaires français qui étaient établis en Tunisie depuis 1592, puisqu'il y avait énormément de commerces, les chambres de commerce de Marseille étaient installées ici, donc il y avait beaucoup d'échanges et on avait besoin de notifier toutes les transactions. Donc les archives de notaires, non seulement remontent au XVI^e siècle, mais en plus elles sont imprimées. Grand champs, qui était un fonctionnaire colonial a édité, je crois, 12 ou 14 tomes de toutes les activités de notaire. C'est une mine pour la recherche historique. Et donc j'ai pratiquement lu ces 14 tomes, pas lus mais travaillé dessus comme les passer au peigne fin et j'ai pu reconstituer un corpus sur les femmes qui ont été capturées. J'ai fait cet article qui me plaît beaucoup. Il est très pédagogique parce qu'il fait des tableaux. On est en 1990, on travaillait encore avec les tableaux. Combien de femmes ? Et la conclusion que j'avais prise, donc ce n'est pas lié à la Guadeloupe, mais c'est lié tout simplement à la recherche de femmes captives et à leur rôle, puisque beaucoup de beys étaient mariés à des femmes de course. Ahmed Bey, qui est mort en 1855, sa mère est italienne. Ahmed Bey, qui est mort en 1855. Son oncle maternel qui était son ministre des Affaires étrangères se nomme Raffo. Il y a des choses absolument incroyables dans cette famille beylicale, ce métissage, cette ouverture sur la Méditerranée. Donc cet article, dans lequel d'ailleurs j'ai montré que les femmes avaient plus de mal à retrouver la liberté après. Elles étaient très vite absorbées par la société locale, et notamment par les aristocrates, etc. Ils cherchaient des femmes venant de la Méditerranée.

Habib

J'imagine que vous faites quand même une nuance entre femme captive et femme esclave. Ce n'est pas la même chose, si ?

Leïla

Alors, la captive, si elle n'arrive pas à se faire racheter, elle devient esclave. Dans le statut des femmes du palais, l'esclavage est dominant. Elle n'est pas née esclave, mais elle le

devient par la captivité. Et même après l'abolition de l'esclavage en 1846 par Ahmed Bey, le statut des hommes et des femmes, esclaves n'a pas changé en fait. Ils restent toujours à la merci du prince. Elles peuvent devenir des concubines. Quelle est la différence en fait ? L'esclave n'est pas forcément l'esclave noire. Les esclaves blanches, en arabe, on les appelle *al-aljiya*, *El-olouj*. *El-aljiya*, c'est l'esclave blanche. Elle n'est pas née esclave, mais le hasard a fait qu'elle soit capturée et vendue, donc, sur le marché des esclaves. Et elle est traitée en tant que telle. C'est-à-dire que, par exemple, un bey ne peut pas établir de relation de concubinage avec une femme libre. Ça n'est pas possible. Par contre, il le fait avec une esclave, qui peut être blanche.

Habib

Et ça, c'est à sa volonté ?

Leïla

A sa volonté. Alors certains affranchissent leurs épouses. Ils peuvent décider de prendre une esclave, de l'affranchir et de l'épouser avec un contrat de mariage, etc. Alors ça aussi c'est un monde absolument extraordinaire, ce jeu entre la liberté et l'esclavage, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Parce que tous les ministres des beys, ceux qu'on appelle les mamelouks. Mamelouk, c'est esclave. Mamelouk en arabe, c'est celui qui est possédé. C'est un esclave. Mais en fait, c'est très imbriqué, toutes ces histoires. Officiellement, il n'y a plus d'esclavage en Tunisie à partir de 1948. Ahmed Bey a aboli l'esclavage le 26 janvier 1948. Mais en réalité, c'est resté lettre morte. Ils ont continué à acheter des femmes sur les marchés d'Istanbul ou en Afrique noire, etc.

Habib

Une question qui m'a toujours intéressé, j'ai cherché partout, je n'ai pas trouvé, mais peut-être qu'il n'y a pas de réponse. Est-ce qu'on connaît le ou la dernière esclave en Tunisie ? Est-ce qu'il y a un nom ? Est-ce qu'on peut dire que telle personne a été la dernière esclave ou le dernier esclave ?

Leïla

Il y a un livre, un roman, qui est un très beau roman, intitulé "La dernière odalisque". Alors, les odalisques sont justement les esclaves concubines des beys. Odalisque en Turquie, ça veut dire la femme de chambre, mais dans un autre esprit. Il y a un livre que je te conseille de lire, c'est un très beau roman qui date de 25 ans, qui a été écrit par un prince, d'ailleurs, Faisal Bey. Je peux te dire qu'il y a une femme très importante, Kmar Beyya, qui a construit le palais Qasr Saad. C'est une odalisque. Elle est arrivée en Tunisie en 1877, donc quelques années avant la colonisation, et elle a épousé trois beys successifs. Ils se l'héritaient.

Habib

Officiellement, mariée, épouse.

Leïla

Ah, mariée, oui, oui, épouse, et comment ? C'était une maîtresse-femme, elle a fait énormément de choses, elle a participé à la vie politique, etc. Elle est arrivée avec un

groupe d'esclaves. Il faut dire que quelques années avant l'indépendance, avant la colonisation, il y a eu un groupe d'esclaves, et même plus tard. Même sous l'époque coloniale, elles sont arrivées par des moyens un peu détournés. Je termine sur une chose, pourquoi est-ce que les beys ont pris des épouses parmi les esclaves ? Parce que les grandes familles tunisoises ne voulaient pas donner leurs filles aux beys. C'est très paradoxal, parce que le mode de vie dans les harems est très différent. Je reviens à ma thèse, à la famille nucléaire, à la famille monogame, à un partage des rôles entre les hommes et les femmes. Dans le palais, par rapport à la représentation de la société, c'est un désordre. Le palais est un désordre. Les femmes ont beaucoup de pouvoir, puisque les mamelouks sont à la fois des ministres et des gendres. Ce sont des esclaves. Donc tu penses bien, une femme mariée à un esclave, elle ne va quand même pas le traiter en homme libre. Et puis parce que les princesses habitent dans le palais, ce n'est pas la patrilocalité, ce n'est pas la femme qui suit son mari, mais c'est le contraire.

La matrilocalité, c'est un deuxième désordre. Les femmes ont beaucoup de pouvoirs. Et puis, la polygamie, dans le regard des familles aristocratiques tunisoises, la polygamie n'est pas une donnée courante. Tout à fait le contraire. Ils respectent la monogamie. Éventuellement, ils prennent une deuxième femme quand la première n'a pas eu d'enfant, mais c'est des cas qui restent quand même très exceptionnels. Le modèle dominant, c'est la monogamie. Donc, le palais c'est l'image du désordre. Et donc ces familles ne veulent jamais donner leurs filles en mariage, il n'y a jamais d'échange. Une anecdote réelle qui s'est passée dans les années 1940, dans une famille, c'est mes voisins d'ailleurs, je ne vais pas donner leur nom, mais ils avaient une fille magnifique, très belle, qui vit encore d'ailleurs, et le bey l'avait repérée, ou quelqu'un l'avait repérée et on lui a dit de demander en mariage cette fille-là parce qu'elle était très belle. Et les familles avaient peur, donc elles ne pouvaient pas dire non.

Et bien, la solution a été de la marier le jour même, de la fiancer à son cousin. J'ai vu les photos du mariage, l'homme n'est pas beau et elle c'est une vraie beauté. Et elle m'a expliqué, bon, c'est mon mari, c'est mon cousin, on m'a fiancée d'urgence. Comme ça, quand le Bey est arrivé avec les cadeaux et tout, on lui a dit on est désolés mais elle est déjà fiancée, on l'a accordée à son cousin. Si c'était un étranger, c'était possible de casser le mariage, les fiançailles mais avec le cousin, non. Et c'est son anecdote à elle qui m'a fait réfléchir justement à ce rapport entre les sociétés, les familles aristocratiques et les beys. On ne cherchait pas du tout les alliances.

Habib

On s'approche vers la fin, mais il me reste quand même trois questions. La première question est un peu philosophique, mais c'est quand même à l'historienne que je la pose. Est-ce que la femme tunisienne, aujourd'hui, est une femme qui a du pouvoir ?

Leïla

Moi, je ne dirais pas déjà la femme tunisienne. Je pense qu'il faut toujours dire les femmes. Ça dépend du milieu où elle est. C'est-à-dire, parmi l'élite, c'est sûr qu'on a du pouvoir. On a aussi bien du pouvoir à l'intérieur des maisons. Nous sommes de grands décideurs. Et la part des femmes, quand même, dans la politique, est importante en Tunisie. Par contre, malheureusement, il y a un hiatus entre l'élite et les femmes rurales, ou les femmes qui ne travaillent pas, qui sont dans la dépendance, etc.

Habib

Je ne parlais pas du pouvoir politique, mais du pouvoir dans la maison, qui fait fonctionner les maisons ?

Leïla

Bien sûr, elles font fonctionner les maisons. La femme tunisienne, les femmes tunisiennes, ont du pouvoir. Je pense qu'elles ont du pouvoir même dans les milieux les moins aisés. De toute manière, et c'est assez malheureux à dire, je pense que les hommes ont un peu baissé les bras dans les familles tunisiennes. Les hommes ont baissé les bras, ils trouvent que les femmes ont trop de pouvoir, que l'État leur accorde beaucoup de pouvoir, et donc les responsabilités deviennent très lourdes pour les femmes aujourd'hui. C'est-à-dire que maintenant, elles ont double rôle, elles ont double peine maintenant même dans les familles et je crois plus dans les familles pauvres, dans les familles rurales ou la famille trime.

Habib

Je réalise actuellement un film sur la femme tunisienne, la femme invisible, pas la femme de pouvoir mais la femme invisible et une des femmes dit « nous les femmes on est à la fois l'homme et la femme ».

Leïla

Exactement. J'acquiesce. Au départ, j'ai pensé plus à l'élite, au pouvoir politique, mais comme tu dis maintenant, c'est par démission des hommes. Et je crois que maintenant, les femmes commencent à réfléchir. Pourquoi est-ce que je me suis investie tant et j'ai pris autant de responsabilités ? Parce qu'ils sont absous de tout, de plus en plus. Ce n'est pas une bonne chose.

Habib

Ma deuxième, parmi les trois dernières questions, c'est est-ce que la recherche non engagée est possible ? Est-ce qu'on est toujours obligé d'être engagé pour faire de la recherche ?

Leïla

À mon avis, oui. La recherche, c'est tellement prenant, c'est tellement... Pas l'engagement, la passion. Moi, honnêtement, je n'aurais pas pu faire de recherche sans être passionnée par un sujet. Tu vas me dire travaille sur les oiseaux au Moyen-Âge, je te dirais non, ça ne m'intéresse pas. Donc je pense qu'il y a des postures. Un de mes étudiants, que j'ai envoyé aux archives, est revenu me dire, non, non, madame, il y a trop de poussière, je ne peux pas. Je lui ai dit alors tu ne fais pas de recherche avec moi. Je pense à l'engagement, oui, l'engagement social, pas seulement l'engagement politique. La volonté, oui, la volonté de changer, la volonté de comprendre d'abord. Moi, parfois, j'ai reproché à certaines associations, justement, de ne pas en connaître suffisamment sur leur propre société. On ne peut pas s'engager si on ne connaît pas notre société. Et comme je te l'ai dit au début de l'entretien, j'ai un peu considéré la recherche comme un moyen d'avancer, en fait. La connaissance c'est important. On ne peut pas changer les choses si on ne les

connaît pas. Et puis, tu sais très bien que nos sociétés sont complexes. Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine ? La question a été posée par Jacques Berque en 1956 et on n'a toujours pas la réponse. Cette imbrication entre le social, l'économique, le politique et le matrimonial. Je me dis toujours que les chercheurs en Europe ont des sociétés plus faciles à lire. Notre société est très difficile à lire par sa complexité.

Habib

Ma dernière question de l'entretien, pour lequel je vous remercie vraiment, c'est tellement agréable et enrichissant, merci encore, est liée à l'actualité. C'est toujours la même, elle ne change pas, je la pose à tout le monde. Gaza.

Leïla

Les deux années de Gaza ont été épouvantables. Personnellement, je l'ai ressenti dans ma chair. Je n'ai pas fait grand-chose. Au départ, je suivais l'actualité beaucoup, beaucoup, beaucoup. Mais après, je me suis sentie complètement malade. Et j'ai préféré ne plus regarder. Voir un enfant, je suis grand-mère, voir un enfant ensanglanté, un enfant amputé, c'est des choses qui m'ont fait trop mal. Je n'ai pu profiter de rien ces deux dernières années. Je n'avais envie de rien. Ni d'aller voir des spectacles, ni d'aller voir des mariages. Je n'avais pas envie. Le cœur n'y était pas. C'était ma seule manière de m'impliquer dans ce conflit. Qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Sinon communiquer avec des amis, sinon partager des choses, mais sinon assister à certaines manifestations, mais bon, sans grand succès. Mais pour moi, il y a une perte de confiance totale dans certaines valeurs avec lesquelles on a grandi, ces doubles discours, ces mesures. Je suis dans le doute le plus total à l'égard de ce qui vient d'au-delà de la Méditerranée. Je ne vais pas en dire plus parce que je n'ai pas envie de me dire à moi-même des vérités trop cruelles. Je n'ai pas envie de dire que je ne crois plus à tous leurs discours. En fait, je ne crois plus à leurs discours. C'est la fin. L'humanité n'est plus l'humanité à laquelle j'ai cru. C'est plus qu'une déception. C'est une rupture, je pense.

Habib

Merci infiniment.

Leïla

C'était trop long peut-être.

Habib

C'est un grand moment, un grand plaisir.